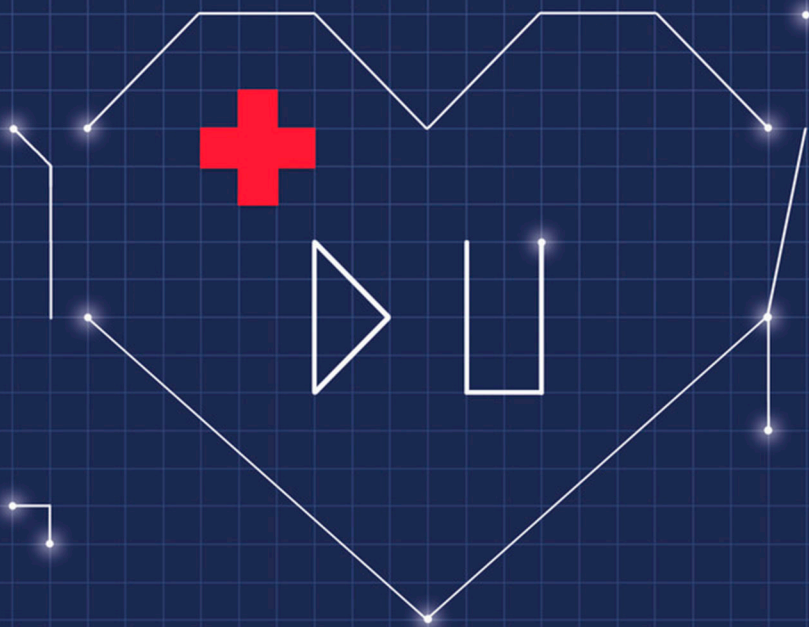


CLAIRE CASTILLON

PROXIMA



CENTAURE

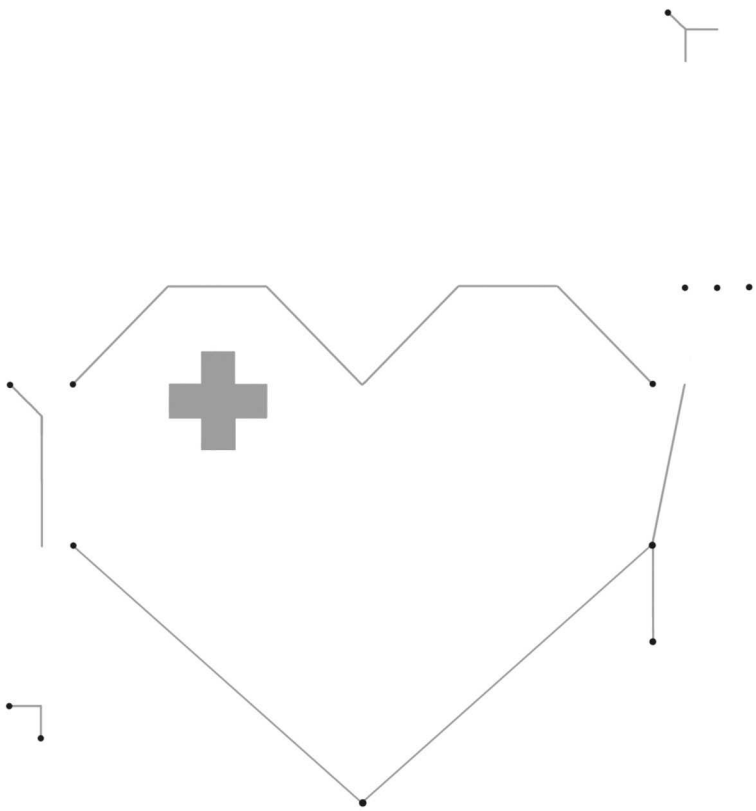
Flammarion jeunesse



Je l'appelle Apothéose parce qu'il n'y a aucun prénom logique à lui mettre sur le visage.
Je la klaxonnerai avec ma tête jusqu'à ce qu'elle se retourne.
Un jour, elle me dira son vrai prénom, à l'oreille, elle le prononcera avec le souffle.
Son souffle réveillerait un mort.
En attendant, de là où je me trouve, je kiffe à fond dès que je pense à elle.



Tous les matins,
Wilco regarde Apothéose passer sous sa fenêtre.
Jusqu'à ce qu'un jour,
il se penche tellement qu'il tombe.



DU MÊME AUTEUR

– *Les Piqûres d’Abeille*

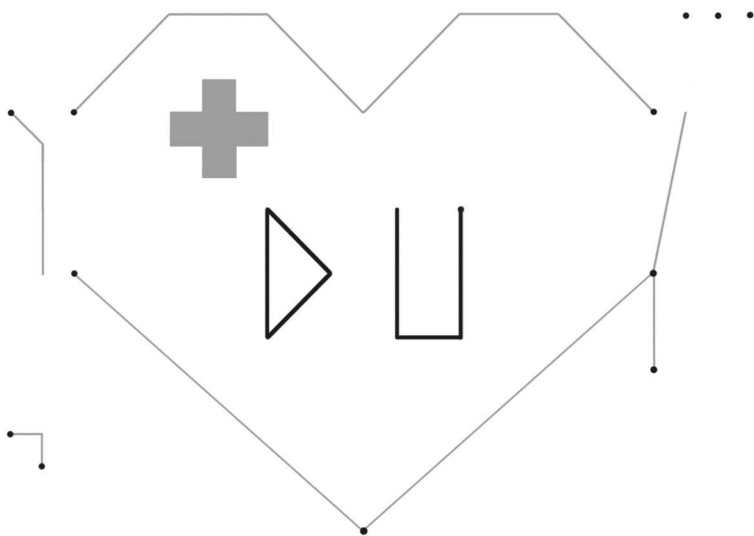
© Flammarion, 2018

87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0814-2587-3

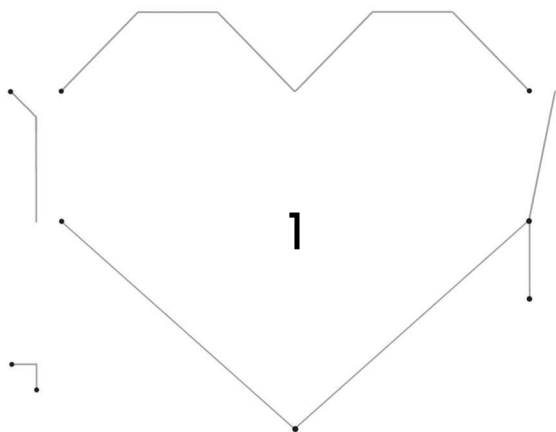
CLAIRE CASTILLON

PROXIMA



CENTAURE

FLAMMARION JEUNESSE





Je l'appelle Apothéose parce qu'il n'y a aucun prénom logique à lui mettre sur le visage, ni un prénom classique, ni un prénom ancien, ni un prénom mixte, de fruit ou de fleur. Je la klaxonnerai avec ma tête jusqu'à ce qu'elle se retourne.

Quand, à la rentrée de septembre, Mrs Blandin la remet à sa place à cause de son fou rire, elle choisit de s'appeler *Marilyn* sans réfléchir. Sans réfléchir parce qu'elle ne réfléchit pas. Elle ne réfléchit pas sur le coup en tout cas. Elle ne calcule rien. Elle dit les choses. Elle les sort. Elle les pense après. Elle est intempestive, brutale comme une poussière dans l'œil.

La vérité, c'est qu'il est magnifique, l'éclat de rire solitaire d'Apothéose, quand sa voisine, pimbêche, hautaine, belle pour de faux et trop appliquée dans son choix de prénom américain, déclare aussi fièrement que possible devant la prof pressée de *toucher notre pulpe du doigt*, et avec un accent français à couper au couteau, s'appeler Alison et venir du New Jersey. *Nice to meet you, Alison*, lui répond Mrs Blandin, contente que cette première élève se plie aussi bien à l'exercice visant à nous extraire notre meilleur jus et à nous immerger d'office dans une classe bilingue. Et là, il faut reconnaître que c'est nous prendre pour des sixièmes, alors Apothéose éclate de rire et la prof la massacre. *What about you, foolish girl?* Immédiatement, Apothéose se présente à la classe en ne riant plus du tout. Elle lâche :

— Marilyn, Minnesota.

À son effroi, je vois que c'est la première fois dans sa carrière d'élève studieuse qu'elle se fait remettre à sa place par un professeur. Je sens le frisson dans son dos. Apothéose ne montre rien avec ses yeux, même si elle craint, dans

cette matière en tout cas, que son année soit déjà pliée. Au risque de décevoir du monde, j'opte pour un prénom classique – John – parce que Mrs Blandin me fait remarquer que DiCaprio n'est ni un prénom ni américain. Sa pique m'atteint l'oreille mais pas l'orgueil. Je suis même plutôt content de comprendre, malgré son accent brutal, « *Gib me yor butter djuss* », ce que Mrs Blandin me reproche.

Au premier cours d'anglais, nous sommes donc tous rebaptisés. Mrs Blandin note nos équivalents anglophones sur son carnet puis elle déclare que nous avons désormais un passeport américain : excepté en cas de danger imminent type incendie ou attentat, nous ne parlerons plus un mot de français d'ici le mois de juin.

Depuis septembre, je ne réussis pas à connaître la véritable identité d'Apothéose. Nous n'avons que ce cours d'anglais en commun, mais je ne me plains pas, ça fait quand même cinq heures par semaine. Davantage serait trop éprouvant pour mes hormones. Je les dompte mais elles

manifestent régulièrement dans mon système central, y dispersant des vapeurs hilarantes. Quand mon corps se met en scandale, je n'essaye même plus de rebaptiser Apothéose. Je l'éteins. Je me répète que c'est une étoile lointaine qui envoie encore de la lumière alors qu'elle est déjà morte. Si ce n'est pas le cas, un jour, elle me dira son vrai prénom, à l'oreille, elle le prononcera avec le souffle. Son souffle réveillerait un mort. En attendant, de là où je me trouve, je kiffe à fond dès que je pense à elle.

Je l'appelle Apothéose, et ce mot contient elle et moi, les ondes qui chargent l'air dès qu'elle entre dans mon champ de vision, mes organes qui se diluent quand elle s'éloigne et ceux qui se coagulent quand elle approche. Ses lunettes sont la partie de son corps que je préfère. Elles l'agrandissent. Elles la recadrent. C'est un plomb dans ma tête cette fille, une cymbale, deux, et boum, et boum, dit ma mère. Boum et boum, répète-t-elle. En deux temps. Puis, comme d'habitude, elle ajoute :

— En plus, il était huit heures sept, l'heure de sa naissance à six minutes près.

Ma mère est appliquée, patiente, généreuse. Elle précise l'horaire de ma chute à chaque visiteur. Je n'ai pourtant pas consulté ma montre en me cassant la gueule. J'étais occupé à regarder Apothéose qui passait dans la rue, en bas de chez moi, priant pour qu'elle ne lève jamais les yeux assez haut pour me voir. Ça fait trois mois que je laisse ma fenêtre ouverte le matin pour la regarder. Apothéose m'envoûte. Sa présence muette. Ses flèches sur ma vie comme des étoiles filantes. Un jour, elle sera ma femme. Un jour, je lui parlerai, quand j'aurai moins de boutons, un peu de barbe, et que ma voix ne ripera plus.

Heureux, debout, je regardais Apothéose passer, avec sa chevelure écureuil, ses lunettes fines et son manteau gris. On se les gèle, Wilco, ferme ta fenêtre ! m'a crié ma mère depuis le couloir. Si tu tombes malade, je ne te soigne pas ! Malgré le courant d'air, elle n'est pas rentrée dans ma chambre pour ne

rien déranger de mes quinze ans. Avant, je n'aérais pas, et elle râlait aussi, à cause de ma petite odeur de la nuit qu'elle aimait bien quand même.

Pour voir Apothéose plus longtemps, au moins jusqu'à l'angle du boulevard, j'ai collé mon bureau contre la fenêtre, je suis monté dessus et je suis tombé. Boum et boum, en deux temps, un coup côté face sur la rambarde du balcon du deuxième étage, un coup côté pile, sur le trottoir, entre une crotte de chien et le journal gratuit du jour. Selon mon père, le gratuit a sans doute servi à ramasser la crotte du chien, puis le maître a abandonné les deux, à cause d'un coup de fil ou d'une impatience. Il faut savoir que mon père aime bien expliquer les choses, traquer leurs origines, comprendre leur destin. Oui, il arrive qu'on veuille ramasser, a confirmé ma mère, mais qu'on change d'avis en cours d'opération parce qu'on n'a pas le temps, pas le bon geste, pas la bonne méthode, pas de poubelle à proximité. Ou parce qu'on est velléitaire. Elle

sait de quoi elle parle, elle a eu un croisé beauceron-bleu de Gascogne, mais à l'époque on ne ramassait pas.

— Personne ne ramassait, et il y en avait beaucoup moins.

Voilà ce qu'elle a dit aux pompiers pendant qu'ils glissaient une minerve autour de mon cou.

Parfois les chiens sont dérangés et, dans ces cas-là, c'est très compliqué de remplir son devoir citoyen, a observé mon père, répétant par cœur un cours de la semaine passée, tandis qu'on hissait ma civière dans l'ambulance. En se concentrant vraiment pour sortir le plus de conneries possible, mes parents ont habilement évité qu'on leur annonce quelque chose de sérieux comme : Votre fils a de fortes chances, s'il ne l'est déjà, de devenir un légume. (Votre fils est quasi mort, en clair.) Dans le camion des pompiers, mes parents ont évoqué sans relâche cette déjection canine. Ils se sont concentrés sur elle, plutôt que sur moi, Wilco, inerte, tête éclatée, torse enfoncé, genoux en dedans et bras en croix, après ses deux boums. La tuyauterie qu'on m'avait installée

m'empêchait de les voir, j'étais trop fatigué pour ouvrir les yeux, mais j'entendais très bien.

Vous en avez un peu sur votre Doc Martens®, a dit ma mère à un pompier, et mon père l'a reprise. Rangers, chérie. Pardonnez-moi, ça ressemble, s'est excusée ma mère. Les rangers sont des chaussures militaires, les Doc Martens® sont des bottes de punk, a précisé mon père. Ça revient ? a demandé ma mère d'une toute petite voix. Mon père a dit : Oui, carrément, le courant punk avait perdu de l'influence mais on note une réapparition chronique des groupes contestataires. Est-ce qu'il revient ? a répété maman. Il est là, madame, lui a répondu un pompier, mais le choc a été très important. Ses genoux ont l'air bien amochés, a dit ma mère. Et son dos, vous croyez que ça va vite se remettre ? a demandé mon père.

On ne peut pas se prononcer, leur a répondu le chef des pompiers avec sa grosse voix qui me tirait de ma torpeur pour insister tout le temps, Wilco, si tu m'entends serre ma main, Wilco,

ouvre les yeux, Wilco, dis-moi si je te fais mal quand j'appuie là. Je me suis demandé combien de temps la sirène avait mis à retentir dans la rue et si Apothéose l'avait entendue avant d'arriver au lycée. Elle avait peut-être fait marche arrière pour me regarder tomber.

Avant mon boum-boum, j'imagine qu'il était huit heures six. On habite au cinquième, donc ma chute a pris quelques fractions de seconde. Mon père avait certainement enfilé son manteau mais pas encore mis ses chaussures. On est tous très bien ritualisés dans la maison. Il part quatre minutes avant moi pour que nous n'arrivions pas ensemble au lycée où il enseigne l'histoire et la géographie. C'est un homme très apprécié. Le matin, ma mère consulte régulièrement la pendule du four en pensant que dix minutes plus tard, une fois la maison vidée de moi puis de ma sœur, elle pourra finir de ranger en trois minutes et partir à son tour, pour arriver au lycée après ma sœur qui s'en va deux minutes après moi pour ne surtout pas arriver en même temps. Quand je ralentis pour

ne pas me rapprocher de mon père, ma sœur me crie d'accélérer sinon elle se retrouve avec notre mère. On est assez comiques, dans la rue, reliés sans l'être par un lien invisible. Une fois dans le lycée, on ne se croise presque jamais, et si ça nous arrive, on a passé un pacte : on s'ignore. On est très unis même si, sur zone, on préfère s'arranger pour ne pas être vus ensemble.

Ça fait trois semaines que je suis ici, à l'unité de soins intensifs de l'hôpital hélas le plus éloigné de la maison, dit ma mère au visiteur. Il s'approche de moi comme un contrôleur vétérinaire devant de la viande avariée. Avec sa blouse, sa charlotte et son masque, je ne le reconnais pas. Regarde ton oncle Lionel, me dit ma mère, il a fait le voyage exprès pour venir t'embrasser.

— Salut mon grand, hurle oncle Lionel.

— Tu peux lui parler normalement, il t'entend.

Ma mère n'enseigne plus au lycée actuellement. Une note a circulé, stipulant que les élèves et les parents d'élèves lui adressaient leurs

pensées. Mon corps est brisé, des orteils au tronc cérébral. Je rêve beaucoup éveillé. On me croit dans le gaz mais je me balade entre Apothéose, la soirée de Vadim, en mai, où je suis censé arriver d'aplomb et demander d'une voix d'ogre son prénom à Apothéose si elle ne me l'a pas donné avant, et j'envisage l'apothéose de l'apothéose si d'ici les grandes vacances tout rentre dans l'ordre et que je l'embrasse. Oncle Lionel interrompt ma rêverie avec son enthousiasme personnel :

— Quand tu sortiras d'ici, je vous emmènerai, toi et Prudence, manger une bonne choucroute. Mais en attendant qu'on te remette des dents, je t'ai apporté des Mr. Freeze.

— Il a eu beaucoup de chance dans son malheur, répond ma mère. Son premier boum a considérablement ralenti sa chute.

Moi, je me souviens juste que le balcon de Mme Poujol m'a enfoncé le thorax, mais sans doute que si j'étais tombé directement du cinquième au trottoir, j'aurais en plus cassé mes lunettes.



...

